

EN RÉSONANCE : CARTE BLANCHE À CHARLOTTE CENTELIGHE
DANS LE CADRE DE L'EXPOSITION *CHARPENTES* DE VINCENT
FOURNIER À LA GRENETTE DE LA FERME-ASILE
(12.09 – 15.11.2026)

Dans le travail de V., j'ai réussi à toucher la matière même vitrée. J'ai vu des avions en papier, des gens tuer des dragons, des cerfs-volants, des maisons, des églises et leurs charpentes, et des lignes, comme celles des mains, auxquelles certaines personnes réservent leur vie. J'ai entendu parler d'avares, et de VAR, de stigmates, de linceuls, de médailles, de prières, d'absences et de lumière, de réserves et de dons.

Dans le travail de V., j'ai ressenti le temps et la distance, celles entre lui et moi et celles placées entre nous et les portes du Ciel.

V. m'a tendu un livre. Il l'avait rangé dans sa portière de voiture. On avait passé un moment à discuter dans son atelier, à se raconter nos maisons et les vieilles poutres en bois qu'il fallait changer mais ne jamais jeter. On a parlé de son travail et des croyances qui le forgent. Il m'a tendu ce livre pour me partager ce qu'il est avec d'autres mots que les siens. Il me l'a tendu après m'avoir raconté, avec un sourire grand, que l'un de ses petits-enfants lui avait dit, sûr de lui, que saint François parlait anglais. Il l'avait entendu à travers un téléphone en plastique coloré.

Il m'a tendu ce livre et j'ai arpenté les textes en buvant un café, assise à une table, sur une terrasse, et j'ai continué en buvant un deuxième café, assise à la même table, sur la même terrasse.

C'était une édition avec une couverture en tissu beige, quadrillée très finement de bleu, recouverte d'un plastique pour le protéger. Il était annoté, déjà prêté ou emprunté. Il était comme un livre de voyage qu'on emporte avec soi. Un livre qu'on ouvre à n'importe quelle page et qu'on referme pour essayer de comprendre qui parle à qui, et d'où on parle. Et qu'on rouvre, ailleurs, pour tenter de comprendre qui s'adresse à qui et d'où viennent les mots, et ce qu'ils contiennent.

J'ai ouvert ce livre à toutes les pages. C'était un livre pour prier et pour comprendre la distance placée entre nous et les portes du Ciel.

J'ai retranscrit dans un carnet certains passages, en buvant un troisième café. C'était un geste pour me rappeler, comme avec les recettes de Grand-mère ou comme avec certains poèmes, qu'on espère un jour pouvoir retrouver quelque part dans la mémoire et réciter.

ADMONITIONS XXII - LEGERETE ET BAVARDAGES

1. *Bienheureux le serviteur qui ne parle pas pour se faire valoir, qui ne fait pas étalage de toute sa science ou du bien qu'il accomplit, et qui n'est pas prompt à parler (a), mais qui prévoit sagement ce qu'il doit dire et répondre.*

saint François d'Assise.

Merci à Vincent pour les moments partagés, et pour tous les mots sagement délivrés.

Merci à la Ferme-Asile pour l'invitation.

Quand j'ai vu les toiles de V., d'abord, il y a eu les couleurs. Celles que j'aime. Il y a eu des formes. Jamais circulaires. Des traits droits qui montent en direction du ciel ou qui descendent au fond de la terre. Et ceux qui s'atteignent d'un bout à l'autre sans grimper, ceux qui filent à l'horizon. Il y a eu des coupures nettes. Des cassures, qui viennent interrompre la traversée. Et des lignes, comme celle des mains. Et partout dans ces lignes, il y avait les mains de V. qui brisaient le hasard. Il y a eu des silences. Et puis, il y a eu l'histoire des portes et celles des croix. Et il y a eu l'histoire de l'Histoire, qu'on invente et à laquelle certaines personnes réservent leur vie. Et à nouveau des portes. Celles du ciel. Il y a aussi eu les lumières qui basculent, et les âmes, et les légendes.

A un moment, il y a eu un dragon.

Accolée à la Grange : un immeuble. Au premier étage, troisième porte : une petite pièce. Au fond : une deuxième porte, qui ouvre sur une deuxième pièce.

Il y a deux petites pièces et entre elles, une porte.

Une fenêtre et des angles droits.

Une fenêtre par pièce et des angles droits.

Des murs.

Un sol.

Un plafond.

Et des cadres par terre, empilés.

Et une table.

Une table dans chacune des pièces et des cadres déposés sur ces tables,

Et des tableaux, sur d'autres tableaux.

Et accrochée sur l'un des murs, à droite de la porte, une peinture.

Une peinture sur porte en bois.

Une peinture sur la moitié d'une porte en bois.

Une petite porte en bois.

Une vieille porte en bois.

Une vieille peinture.

Un homme épée à la main.

Un dragon ensanglanté.

Une diagonale rouge qui traverse la surface.

Il me dit « C'est saint Georges qui tue le dragon. »

Un silence.

Deux silences.

Trois silences.

Je cherche dans ma mémoire, dans l'enfance, là où se trouvent mes seules connaissances des saints, les seules images de saints. Il y a les souvenirs des mercredis après-midi où l'on écoutait des gens nous parler d'un grand livre dans une grande pièce et on nous disait tel saint a dit telle chose, et tels textes ont été écrits pour compléter, pour guider et pour être guidés, et on regardait des peintures, il y avait des ânes, un bœuf, un enfant et sa mère, sainte et vierge, et on nous disait toutes les règles qu'il fallait suivre et on nous disait toutes les questions et toutes les réponses que ce grand livre apportait.

Je vois ces images, mais il n'y a nulle part un dragon. Alors je cherche dans un autre souvenir. Je revois le sapin dans le grenier de mes grands-parents, J.P. au piano et nous sur les canapés en cuir. Il y a les bougies allumées. Les cadeaux. Une odeur d'orange. Et il y a moi portant une robe – cette fois elle est rouge – et chaque année c'en est une nouvelle plus grande pour m'aller comme il faut, et chaque année elle me gratte contre la peau. Il y a toujours J.P au piano et ma sœur sur les genoux de ma mère, ou c'est peut-être mon frère. Il y a les histoires qu'on chante, il y a les partitions, il y a les mots et les prières, celles auxquelles certaines personnes réservent leur vie. Je vais dans ces souvenirs pour tenter de retrouver saint Georges. Je me dis qu'on a sûrement dû m'en parler, l'évoquer, le célébrer, le chanter. Je ne me souviens ni de l'épée, celle des batailles, celle pour tuer, et ni de la croix celle pour prier les morts et leur souhaiter le paradis et ni du dragon. J'essaye de remettre chaque bout de mémoire en place.

Durant tout ce silence, un silence, deux silences, trois silences, je tente de dissimuler que rien ne me revient de saint Georges. Il n'a pas de corps, ni d'histoire. Je cherche des souvenirs plus récents. Je vois la tapisserie d'Angers. Je vois les tissus, qui racontent les mythes et les légendes. Et dessus un dragon. Deux dragons. Trois dragons. Je vois

les couleurs, celles que j'aime. J'essaye de lier les choses. J'imagine saint Georges, et sa vie. Mais rien n'est vrai, ni le temps ni les lieux.

V. interrompt le silence, et me parle de la diagonale rouge qui traverse la surface.

Quand j'ai vu les toiles de V. dans cet immeuble, accolé à la Grange, au premier étage, dans la pièce troisième porte à gauche, il y a d'abord eu les couleurs. Celles que j'aime. Et les légendes et ses tableaux comme des drapeaux qu'on brandit, comme les histoires qu'on raconte, comme les souvenirs qui se mélangent, comme l'odeur des oranges. Et il y a eu cette petite porte en bois, et saint Georges qui tue le dragon.

P. m'avait dit que chaque porte en ouvrait d'autres. Il m'avait parlé de ça durant des heures. Pendant qu'on buvait, durant toutes ces heures, des cafés qui nous retournaient le ventre, faisaient palpiter nos cœurs et courir les mots hors de sa bouche. Pendant que de mes mains je faisais des oiseaux en papier. C'était un samedi.

Il m'avait dit : *Tu sais, on en ouvre un tas de portes. Plus que des dizaines par jour. Et c'est le truc le plus sale qu'on touche dans nos journées, et en même temps c'est le plus beau.* Il m'avait dit : *Tu sais, chaque porte qu'on a ouverte contient, pour un temps, un peu de nous, un peu de tous les gens qui sont passés par-là. Et qu'en même temps que les portes nous protègent, les portes elles explosent les espaces du sommeil.* Il me récitait le poème, je le notais dans un carnet. Et il reprenait : *En ouvrant une porte, on abandonne un peu de nous ou bien alors on choisit, en l'ouvrant, d'offrir un peu de nous à la personne qui se tient de l'autre côté.* Et il rajoutait, sans s'arrêter pour respirer, que par certaines portes, on entrait dans des espaces lumineux. Dans des pièces qui contiennent de la vie, des odeurs, des bruits. Dans des lieux qui ont des fenêtres qui laissent pénétrer des lumières belles, et que par ces lumières on basculait dans des nouvelles histoires, des nouveaux paysages qui nous feraient voyager sans même bouger et parfois, les portes qu'on ouvrirait nous amèneraient même à aimer. Il me disait tout ça, sans s'arrêter pour respirer.

Et après un seul souffle : *Moi, je n'ouvre jamais les portes belles. Celles avec de la lumière derrière.* Et il poursuivait en disant qu'il ouvrait constamment des portes qui amènent à des lieux sombres, des chambres vides, sans meubles sans fenêtres sans mémoire et sans traces de nous, sans odeur sans bruit sans vie. Dans des chambres comme des cellules. Lui, il ouvrait constamment des portes lourdes, vieilles et ternies. Des portes qui avalaient toutes les personnes qui osaient les toucher.

Il disait que chaque porte en ouvrait d'autres. Il disait que les portes du Ciel n'étaient en aucun cas faites pour lui, qu'elles étaient trop loin et que personne n'était jamais revenu du paradis. Et il rajoutait qu'il n'était pas né oiseau et qu'il détestait par-dessus tout les avions, parce qu'ils tuent le ciel et même la terre. Il disait que notre monde à nous n'était ni dans les airs ni dans l'eau. Qu'on nous avait faits avec des jambes pour marcher ou se traîner, avec un cœur pour aimer, des mains pour toucher et créer, une bouche pour embrasser ou parler mais en aucun cas avec des ailes pour voler. Il me disait tout ça et moi je continuais de boire tous les cafés et tous les mots qui sortaient de sa bouche. Je continuais à fabriquer des oiseaux en papier.

P. m'avait dit qu'il ouvrait des portes et qu'il les refermait.

En voyant le travail de V. j'ai vu les portes, celles du Ciel et celles des vieilles maisons en bois qui grincent pour dire que l'on est, dès à présent, ailleurs. Et moi, les portes j'en avais beaucoup rêvé, toutes les nuits. Après l'enfance. Avant d'être grande.

J'arrivais dans cet espace du sommeil sans jamais savoir pourquoi, sans jamais savoir comment. Sans toucher aucune poignée. Il faisait sombre. J'entendais une voix grave. Elle m'appelait. Elle disait mon prénom et d'autres mots, d'une autre langue, d'une langue qui n'existe pas. J'entendais des gémissements, des cris. C'était la voix d'une vieille femme transparente qui hurlait au malheur. Ça devenait plus fort. Je sais que la voix voulait m'attraper. C'était la voix d'une vieille femme qui me hurlait « malheur ». J'étais dans un immeuble qui ressemblait à un château. Il y avait des milliers d'escaliers qui se chevauchaient,

s'entrecoupaient. Et des milliers de portes en bois dans chaque coin de chaque couloir. Et cette femme qui n'avait pas de corps seulement une voix pour m'avalier.

Je courais pour lui échapper.

Il y avait de la chaleur, pas de lumière. Je courais. Je sautais : une marche, deux marches trois marches, mais comme je n'avais pas d'ailes, je ne pouvais pas voler pour surplomber les escaliers et le vide qui se créait quand ils se rompaient devant mes pieds. Alors je reculais et j'accélérais. Remonter, redescendre, sauter, respirer, pleurer – avant de me faire attraper par cette voix et de me réveiller, dans la nuit entre des murs, une fenêtre et une porte.

La nuit d'après, je me rendormais.

Je rêvais d'une voix grave. C'était la voix d'une vieille femme transparente qui me hurlait au malheur. Je ne pouvais pas traverser les murs, ni faire disparaître les structures en bois qui formaient comme des escaliers qui se chevauchaient, se rompaient, s'entrecoupaient. Alors je courais encore, suante, poursuivie par cette voix grave qui allait partout de plus en plus grande, de plus en plus loin, dans tout l'immeuble qui ressemblait à un château. Il y avait des portes, des milliers de portes, mais je ne pouvais entrer dans aucune pièce. Le bois grinçait. Le château s'écroulait. La voix finissait par m'avalier.

Et la nuit d'après, tout se répétait.

Ça a duré un temps comme ça jusqu'à la vieille dame. C'était une vieille dame qui avait une voix douce. Son métier, elle disait que c'était de raconter des histoires. Elle habitait dans une maison grande, avec des escaliers pour y rentrer et une porte en bois, avec une clef et une poignée. Cette vieille femme ne faisait aucun bruit en marchant et les sons qui sortaient de sa bouche pour former des mots étaient sagement déposés dans les airs. Ils contenaient des histoires, jusqu'ici cachées, et du sens et des rêves. Je le savais qu'ils contenaient tout ça, ses mots, parce qu'elle plaçait du temps. Entre chaque mot, elle laissait du silence, du vide, de l'espace.

Elle m'avait fait du thé et m'avait offert un collier. Elle m'avait dit que c'était pour faire partir la peur et les pleurs, qu'elle entendait la nuit derrière la porte.

Je me suis endormie.

La voix grave était partout dans le château en bois qui s'écroulait et je courais. Je passais les escaliers tous d'un seul coup. Je n'avais toujours pas d'ailes mais je n'avais plus peur. Je survolais les vides. La voix derrière moi me faisait aller plus vite. Plus personne ne m'hurlera au malheur, je pensais. Cette nuit-là, j'ai vu une porte dans un des couloirs. Plus personne ne m'hurlera malheur, je pensais. J'ai foncé, pris la poignée, tourné la poignée. J'étais derrière. Et derrière, il y avait un couloir et une autre porte et derrière cette porte une plus petite porte et un couloir et une porte et derrière encore une autre encore plus petite. Je devais me baisser, me courber et me faufiler. Je refermai chacune d'entre elles en les claquant, elles grinçaient. La voix disparaissait. Et moi, j'étais de plus en plus petite. Bientôt presque disparue. Bientôt transparente.

Au bout, de ces milliers de portes ouvertes et fermées, j'ai vu du silence et entendu de la lumière.

Je me suis réveillée dans le jour.

On aurait dit un avion en papier, les mêmes que ceux des enfants. On aurait dit un avion en papier le même qui s'écrase sur le sol après avoir vécu dans les airs. Je me suis demandé si vraiment, on pouvait dire d'une œuvre, encadrée, soignée et aimée qu'elle ressemblait à un avion en papier ?

*Pliez la feuille en deux, dans la longueur, dépliez, marquez.
Rabattez les deux coins supérieurs, en diagonale. Un triangle.
Dépliez, marquez, et repliez ces bords sur eux-mêmes.
Soignez. Repliez de chaque côté le papier en longueur.*

Alignez-vous au centre. Respirez. Marquez. Rabattez chaque côté en diagonale dans la longueur. Lancez. Volez.

Je voyais ces gestes expliqués aux enfants. Je voyais les enfants recommencer. Ne pas se rappeler, et redemander. Ne pas savoir vraiment ce que c'est qu'une diagonale. Se sentir à côté, pleurer et voler l'avion d'un autre enfant, plus beau. Un avion où la diagonale avait bien été marquée, pliée. Et l'enfant, le lançait cet avion et le voyait juste après se reposer, doucement.

Je voyais tous les dimanches lents. Je voyais tous ces avions, ceux qui traversent la salle de classe. Ceux qui sont beaux et que j'ai aimés. Ceux que je n'ai jamais su faire, sauf une fois, un samedi. Et je voyais l'ennui autour. Et les sourires.

Je voyais les lumières qui basculent d'un côté et de l'autre des ailes. Et plus loin, il y avait aussi des cerfs-volants, ceux des champs. Ceux du vent. Ceux qui se déroulent et qui vacillent. Ceux derrière lesquels on court à perdre haleine, avant que tout s'arrête, quand l'après-midi est finie et que le goûter est prêt et que maman crie : à table.

J'étais face à ces images. Je ressentais ma peau douce, mes mains rondes et mes pieds, tout au fond dans des godasses à scratch. Et mon corps dans des t-shirts troués et mes genoux bleutés et mes yeux écarquillés. Il y avait un ciel bleu, que j'avais créé et l'avion en papier.

Dans le travail de V., il y a des portes grandes qui s'ouvrent sur des pièces dans lesquelles résonnent ces souvenirs, d'un autre lieu et d'un autre temps. Dans le travail de V., il y a la distance entre lui et moi, et celle placée entre nous et les portes du Ciel. Il y a le papier retourné, coupé, plié, colorié. Il y a des lignes comme celles des mains, qui racontent des histoires. Et les avions en papier.

Moi, Dieu, je n'y connais rien. Ce n'est pas que je n'y crois pas. C'est qu'il est loin. Déjà dans le temps. Par exemple, petite chez moi, il y avait un ordinateur. De l'électricité. Un frigo et même une télévision. Et aussi, il est loin, en distance. Même en prenant l'avion et en survolant des océans, jamais je n'ai touché le ciel. Même en essayant

fort, je n'ai jamais réussi. Alors j'ai appris à aimer les distances entre les choses, par exemple entre les villes et encore plus entre les mots.

Moi, Dieu, je n'y connais rien. Je ne vais à l'église que pour le silence des morts. Je ne vais à l'église que pour les enterrements. Je vais l'église pour allumer des bougies. J'y entre, en silence, et je me sers des bougies. Je ne paie pas pour ces bougies mais par la pensée je les achète. J'allume ces bougies pour mes morts. Je pense à Dieu et au paradis. Et parfois, pour le plaisir du souvenir, je vole des médailles et par la pensée je dis merci et je prie.

Moi, Dieu, je n'y connais rien. Parfois, je vais chez lui pour l'Histoire. Je vais voir des toiles vieilles et belles. Des peintures au mur, vieilles et belles. Je regarde les images partout autour et j'en comprends les histoires ou je les invente. Je reforme les mythes et je les mets quelque part dans ma mémoire. Je vois des formes d'avant, des gens d'avant qui se mélangent aux choses nouvelles. Je perçois les distances et les couleurs, celles que j'aime. Et je pense aux charpentes de ses maisons qui résistent autant que les croyances.

Charlotte Centelighe est une artiste plasticienne et écrivaine. Céramiste de formation, elle est titulaire d'un bachelor en arts visuels de l'EDHEA de Sierre et poursuit actuellement un master à la HEAD - Genève.

Son premier livre, *L'odeur des feux*, publié par Label Rapace, est paru en juin 2026.



FERME-ASILE